

Un rite de fertilité des femmes mazahua (Mexique)

par Jacques SOUSTELLE

Les Mazahua (aztèque : « le peuple du chevreuil ») appartiennent à une tribu très anciennement fixée sur le haut plateau mexicain, au nord-ouest de Mexico et au nord de Toluca. Leur mode de vie a toujours été essentiellement agricole. Dans l'antiquité précortésienne, ils avaient pour voisins au sud la tribu linguistiquement apparentée à eux des Matlaltzinca, les Tarasques à l'ouest et au nord-ouest, les Otomi au nord et au nord-est, les Naha à l'est. Ils furent incorporés au XV^e siècle à l'empire aztèque, dont l'expansion se brisa à l'Occident contre la résistance du royaume tarasque du Michoacán.

Aujourd'hui, les bourgs les plus importants du pays mazahua : Xocotitlán, Xiquipilco, Atlacomulco, Ixtlahuaca, sont peuplés principalement de métis hispanophones, mais la langue mazahua y est souvent parlée dans les faubourgs concurremment avec l'Otomi ; une foule de villages et de hameaux dispersés sur la steppe, dissimulés parfois dans un creux ou au pied d'un mamelon, demeurent habités exclusivement par des Mazahua.

Leur langage constitue une des branches de la famille otomi, avec le Matlaltzinca de la région de Toluca, l'Ocuilteque ou Atzinca parlé au sud de Toluca, le Pame dont subsistent quelques îlots dans les montagnes de l'Hidalgo, du Querétaro et du San Luis Potosí, le Chichimèque du Guanajuato, et naturellement l'Otomi qui forme un des blocs linguistiques les plus homogènes du Mexique central. En fait, le Mazahua ne diffère pas plus de l'Otomi que ne diffèrent entre elles deux langues romanes comme l'Italien et l'Espagnol.

Dans les villages, comme c'est le cas un peu partout au Mexique, les hommes sont bilingues (Mazahua et Espagnol), alors que beaucoup de femmes ne parlent que le langage autochtone.

Ici, une remarque nécessaire : les observations sur lesquelles est fondé le présent article ont été faites sur le terrain en 1932-1934. Il est fort possible qu'en dépit du conservatisme de ces Indiens beaucoup d'usages se soient modifiés ou aient disparu sous l'influence de l'école, ou grâce à la pénétration de la région par des routes, etc. Pour plus de commodité, nous décrivons ici au présent des phénomènes dont certains au moins devraient être rapportés au passé.

Les villages, composés de maisons rectangulaires en *adobe* (brique séchée au soleil) couvertes de tuiles ou de planchettes, disposées irrégulièrement et très séparées les unes des autres, chacune flanquée d'une plateforme-grenier pour le maïs, ne se distinguent pas à première vue de ceux des Otomi voisins : même exigüité des habitations, même grisaille poussiéreuse, même pauvreté. La vie est dure, en effet, sur ce plateau subdésertique, à 2700 m d'altitude, sous un climat excessif. Les terres non irriguées, craquelées et durcies par le gel et le soleil, ne se laissent arracher que de maigres récoltes de maïs et de haricots noirs ; l'agave (*maguey*) fournit son suc qui, fermenté, devient le *pulque* (en mazahua *t'apfi*), boisson dont les Indiens ne sont que trop friands.

Pourtant, l'observateur qui consacre un peu d'attention et de temps à l'un de ces tristes villages ne peut manquer d'être frappé en constatant qu'à côté des maisons d'habitation aux murs non crépis se dressent d'autres constructions, d'une forme identique, mais généralement plus vastes, souvent précédées d'une petite cour qu'abrite un auvent, et dont les murs extérieurs, blanchis à la chaux, sont couverts de motifs décoratifs colorés. Des croissants de lune, des lapins, des fleurs, des oiseaux aux couleurs vives et heurtées, forment une frise tout autour de ces maisons d'un type particulier : on se trouve ici en présence de sanctuaires.

Chacun appartient à un chef de famille, mais la construction et l'ornementation de chaque sanctuaire sont entreprises en commun par plusieurs Indiens, qui se trouvent de ce fait liés par un réseau d'obligations réciproques allant de la fourniture des matériaux à la célébration de banquets cérémoniels.

Ce « culte des oratoires »¹ se retrouve dans toute la région aussi bien chez les Otomi que chez les Mazahua, mais plus élaboré chez ces derniers, qui sont les seuls à décorer richement les parois de leurs sanctuaires. Bien que les oratoires soient « christianisés » par la présence, à l'intérieur, d'images de saints ou de la Vierge de Guadalupe, et occasionnellement par une croix, tous les rites qui président à leur construction, à leur consécration et éventuellement à leur destruction lorsqu'on décide de les rebâtir, sont célébrés par les seuls Indiens selon un « schéma » ou « pattern » de prestations de travail, d'aliments et de boisson associant plusieurs familles, et dont les racines plongent dans le passé indigène.

¹ SOUSTELLE, Jacques. Le culte des oratoires... in *El México Antiguo*, t. III, n° 5/8, Mexico 1935.

On s'aperçoit ainsi que la vie de ces Mazahua, si monotone et si dénuée, faite d'une succession indéfiniment recommencée de travaux agricoles à faible rendement qu'interrompent seulement de loin en loin la participation à un marché dans un bourg de métis et quelques beuveries, présente une autre face : celle des cérémonies et des rites. Il est remarquable que ces Indiens, ou tout au moins certains d'entre eux, consacrent plus de temps et d'énergie à préparer et à exécuter des rites qu'à pourvoir à leur subsistance quotidienne. Les sanctuaires sont plus vastes, mieux construits, mieux décorés, plus propres, que les maisons. Les vêtements de cérémonie qu'on porte une ou deux fois l'an exigent plus de soin et coûtent plus cher que les vêtements de tous les jours.

Dans de petits villages très pauvres comme San Bartolo del Llano ou Santiago Yeche, une observation superficielle pourrait conduire à croire que les Indiens sont entièrement absorbés par les tâches indispensables : agriculture et tissage des *sarapes* (couvertures) pour les hommes, travaux domestiques, filage de la laine et tissage des ceintures pour les femmes; à quoi on pourrait ajouter, pour les premiers, les soins donnés à quelques animaux (moutons et ânes), et pour les secondes l'extraction et le filage des fibres d'agave. Mais en réalité, tel Indien qui ne se distingue en rien des autres par son apparence ni par son costume est le chef d'une confrérie de danse. Ses maigres ressources et celles des autres membres de la confrérie, plus un temps infini, sont consacrés à confectionner des coiffures de plumes, des jupes et des pèlerines en tissus multicolores, des guitares en carapace de tatou, à apprendre et à répéter des pas de danse, pour que la confrérie puisse paraître avec tout son éclat à la fête qui a lieu tous les ans au sommet du *Cerrito* voisin.

Là, transfigurés sous leurs panaches polychromes, raidis sous les vêtements cérémoniels parsemés de paillettes, et exécutant au son aigret de leurs instruments les figures que le chef de confrérie leur signale d'un accord de guitare ou d'un cri rauque, ces Indiens perçoivent en une journée la compensation qui fait pour ainsi dire contrepoids à toute une morne année de privations.

S'il était besoin de confirmation à la parole selon laquelle « l'homme ne vit pas de pain seulement », le spectacle offert par une société autochtone comme celle-ci l'apporterait de façon éclatante, tant le contraste est violent entre les ressources extrêmement restreintes dont cette société dispose et le volume de celles qu'elle applique à des activités dénuées de tout caractère économique.

Bien que les Mazahua aient été considérés, ainsi que les Otomi, comme des peuples de seconde zone dans l'antiquité aztèque, ils n'en avaient pas moins joué un certain rôle dans l'élaboration des cultures autochtones de la vallée de Mexico¹, et précisément dans le domaine cérémoniel. Le dixième mois de l'année aztèque était marqué par les rites du *Xocotl Uetzi*, en l'honneur du dieu du feu. Les Aztèques appelaient ce dieu *Ueuetéotl*, « le vieux dieu », en quoi ils avaient raison puisqu'on retrouve sa trace dès l'époque préclassique, avant notre ère ; ils reconnaissaient explicitement en lui un dieu otomi, *Otontecuhtli*, « le seigneur otomi » ; *Xocotl*, qu'on retrouve dans le nom du centre mazahua de Xocotitlán, désignait la version mazahua de cette très ancienne divinité.

Nous ne savons pratiquement rien de l'ancienne religion des Mazahua, mais on peut admettre sans risque qu'elle devait être très analogue à celle des Otomi, dont les Mazahua ne sont guère qu'une section. Or les Otomi adoraient un couple primordial, le Vieux-Père et la Vieille-Mère, identifiés respectivement au Feu et à la Terre.

Sahagún² n'est pas prolixe à propos des Mazahua, mais il ne nous en donne pas moins un renseignement précieux : les femmes de cette tribu célébraient un rite de fertilité au cours duquel elles dansaient en agitant des hochets.

Le hochet, que les Aztèques appelaient *chicauaztli* ou *ayauhchicauaztli* (« le hochet de la brume », est par excellence l'instrument magique qui a pour fonction d'appeler la pluie par son bruissement qui ressemble à celui de l'eau : les vieux dieux et déesses préaztèques de l'eau et de la terre sont décrits, dans les poèmes religieux, comme étant munis de cet instrument. C'est à l'appel du *chicauaztli* que la brume se condense au sommet des montagnes où résident *Tlaloc* et les *Tlaloque*, dieux de la pluie, que les nuages s'accumulent et qu'enfin vient la pluie sans laquelle le maïs est voué au dessèchement et l'Indien à la famine.

¹ Notamment par l'intermédiaire de la cité-Etat d'Azcapotzalco, qui domina la Vallée au début du XV^e siècle jusqu'à sa chute, en 1429, sous l'assaut conjugué de Mexico et de Texcoco. Cet Etat et sa dynastie étaient en rapports étroits avec la région de Toluca.

² Codex de Florence. Trad. par Anderson et Dibble, Livre 10, chap. 29, p. 183. Santa Fe, N. Mex., U.S.A., 1961.

Il est significatif que ce soient les femmes qui aient été chargées d'exécuter ce rite chez les Mazahua. Chez les vieux peuples paysans du haut plateau, la terre (ainsi que la lune, considérée moins comme un astre que comme un symbole de la fertilité végétale) est une divinité féminine. Encore aujourd'hui, dans la région otomi-mazahua dont il est question ici, c'est l'homme qui creuse dans le sol, avec son bâton à fouir, les trous où l'on sèmera le maïs, mais c'est la femme qui jette les grains dans ces trous et tasse la terre sur eux avec ses talons : c'est même la seule occasion où la femme intervient dans les travaux agricoles, qui sont, à cette exception près, réservés aux hommes. On peut penser que le culte du feu était un culte masculin et celui de la terre, au contraire, essentiellement féminin. Il est donc normal que les femmes mazahua aient reçu pour ainsi dire délégation afin d'agiter en dansant les hochets destinés à appeler la pluie pour féconder la terre.

Que ce rite soit encore célébré de nos jours par les femmes de cette même tribu, c'est ce que tendent à démontrer les observations qui suivent.

Atacomulco, dans l'Etat de Mexico, est une bourgade à fort noyau métis, en plein pays mazahua, sur les premières pentes de la montagne de Xocotitlán. Des Indiens otomi et mazahua de tout le plateau et des sierras voisines s'y réunissent une fois l'an à l'occasion d'une grande fête qui comporte, comme la plupart des fêtes indigènes, un marché et des danses.

Plusieurs milliers d'autochtones campent pendant deux ou trois jours dans le village, agglomérés autour de l'église, les uns accroupis à côté de leurs marchandises (maïs, tomates, piments en petits tas), les autres circulant sans hâte à travers la foule. Le *pulque*, cela va sans dire, coule à flots. Mais l'attention des Indiens se concentre sur les danses que plusieurs confréries exécutent inlassablement de l'aube à la nuit sur la place qui s'étend devant l'église.

Une de ces danses constitue en fait une représentation théâtrale un peu à la manière de nos mystères médiévaux : c'est la danse du *Torito*¹. Nous la signalons ici, bien qu'elle demeure étrangère à notre sujet, parce qu'elle illustre un aspect important de la culture composite des Indiens actuels : c'est en effet une sorte de drame dansé, accompagné de récitations et de chants solennels dans un Espagnol souvent corrompu et incompréhensible en raison de l'accent mazahua prononcé des acteurs, et coupé de temps à autre par les clowneries de personnages aux masques grotesques. Toute la représentation se déroule autour d'un *torito*, d'un « petit taureau » sauvage que les danseurs doivent prendre au lasso en caracolant sur des chevaux imaginaires et que l'on sacrifie en fin de spectacle, quand le soir tombe, devant une image de la Vierge de Guadalupe. Le thème est donc étranger à la vie précortésienne ; il est emprunté à la société hispanisée des *haciendas*. Les Indiens qui jouent ce drame ne parlent que de leurs chevaux, de leurs éperons d'or et de leurs selles d'argent, de leurs troupes de bétail, eux qui, dans la vie réelle, ne possèdent jamais que quelques moutons et ne chevauchent jamais qu'un âne, sans selle et sans étriers. Ici, donc, les images nécessaires à la compensation sont puisées dans un fonds non autochtone.

Mais tandis que la foule indienne se presse autour des confréries qui dansent, soudain un cortège précédé de deux musiciens se fraie un passage et se dirige vers l'église. En tête, un violon et un tambour. Contrairement à toutes les autres associations cérémonielles qui sont exclusivement masculines, celle-ci, à l'exception des deux musiciens, est composée uniquement de femmes. Toutes, petites et le teint cuivré, avec le visage aux pommettes saillantes et aux yeux légèrement bridés des Mazahua, portent des vêtements multicolores agrémentés d'une multitude d'ornements : larges chapeaux de paille dont une des ailes, relevée sur le côté, est fixée à la coiffe par un miroir ; nœuds de rubans dont les extrémités retombent sur leurs épaules ; casaques et jupes aux couleurs vives, décorées à profusion de galons dorés et de paillettes. Ces vêtements sont confectionnés, certes, avec des cotonnades d'infime qualité, mais on comprend qu'ils sont à l'opposé de la tenue habituelle des femmes mazahua, faite de coton ou de lainages aux teintes sombres et discrètes. Leurs couleurs criardes et heurtées évoquent ce que la littérature du XVI^e siècle nous apprend sur le mauvais goût (aux yeux des Aztèques) des femmes otomi qui, à l'occasion des fêtes, se décoraient de plumes rouges collées à leurs bras et à leurs jambes ; et surtout il est visible que ces femmes, vêtues d'une manière si différente de celle à laquelle elles se conforment dans leur vie quotidienne, se trouvent de ce fait élevées au-dessus d'elles-mêmes et sont devenues, comme un prêtre qui a revêtu ses ornements sacerdotaux, les personnages d'une action rituelle qui les dépasse.

¹ SOUSTELLE, Jacques. Une danse dramatique mexicaine : le Torito. Journal de la Société des Américanistes, N.S., t. XXXIII, Paris, 1946.

Chacune d'elles tient à la main un bâton qui n'est autre que le bâton à fouir, le vieil instrument aratoire des cultivateurs de maïs ; ce bâton est muni d'une poignée de cuir à laquelle sont cousus de nombreux grelots.

Le cortège s'avance vers l'église et pénètre sous le portail. La nef regorge d'une foule compacte¹ qui reflue pour laisser place, tant bien que mal, aux nouveaux arrivants. Les musiciens s'accroupissent sur le sol près de l'autel. Le tambour résonne sous la voûte. Les femmes se disposent en quinconce dans la nef, tournées vers l'abside, et la danse commence. Au rythme du tambour et du violon, chaque femme, impassible, le visage immobile, le corps droit, frappe violemment les dalles avec son bâton, faisant retentir les grelots en un bruissement continu qui ressemble à celui d'une forte pluie.

Une deuxième figure consiste en ce que les danseuses – il serait plus juste de dire les officiantes – décrivent quelques tours sur elles-mêmes, sans se servir de leur bâton-hochet. Puis elles recommencent à frapper le sol, et le frémissement des sonnailles reprend, ponctué par le tambour. Et ainsi de suite, pendant des heures, jusqu'au coucher du soleil.

Ce geste de la femme qui frappe le sol avec un bâton à fouir muni d'un *chicauaztli* est familier à quiconque a étudié la littérature religieuse autochtone : c'est celui des déesses terrestres qui fécondent « le champ des dieux » (*teomilli*) en se servant précisément de cet instrument. C'est ainsi que l'hymne de *Ciuacoatl*, la déesse « Serpent-Femme », recueilli par Sahagún², décrit cette divinité de la terre, mère du dieu solaire *Uitzilopochtli*.

Les femmes constituent, dans les sociétés indiennes du Mexique, l'élément le plus conservateur en même temps que celui qu'on rattache directement à la fécondité et à la fertilité de la terre et des plantes. Il n'est donc pas surprenant que ce soit aux femmes mazahua qu'incombe le soin d'accomplir un rite qui était déjà considéré à l'époque précolombienne comme les caractérisant. La persistance d'un tel ensemble cérémoniel n'en est pas moins digne de remarque, d'autant que la région dont il s'agit a été soumise dès le XVI^e siècle à une forte influence du clergé et des missions. La population indigène se considère elle-même de bonne foi comme catholique, et ce qui a été dit plus haut de la danse du *Torito* montre clairement qu'elle a adopté volontiers des thèmes purement espagnols.

Mais, dans le cas qui nous occupe, nous nous trouvons en présence d'un complexe de croyances et de rites qui s'enracine dans un passé vieux de quatre ou cinq millénaires, celui de la religion agraire dont les vestiges les plus anciens connus sont les statuettes féminines en terre cuite des populations préclassiques. Il est évident que les Indiens du haut plateau, dès qu'ils ont reçu, sans doute du sud ou du sud-est (pays maya, côte du Golfe) la culture du maïs, se sont trouvés aux prises avec le problème qui, encore aujourd'hui, angoisse si souvent leurs descendants : celui de l'incertitude des récoltes, liée à la sécheresse toujours menaçante et à l'irrégularité des pluies. D'où les cultes des divinités telluriques et du dieu de la pluie. La religion de la grande époque classique à Teotihuacán (III^e-VIII^e s.) a eu pour centre le culte de *Tlaloc*. Plus tard, à partir du X^e siècle, les immigrants chasseurs et guerriers venus des steppes du nord ont introduit au Mexique central leur religion astrale, fondée sur l'adoration de l'Etoile du Matin, de la Grande Ourse et du Soleil, avec les sacrifices humains qui arrivèrent chez les Aztèques à un sanglant paroxysme. Cependant, les croyances et les rites relatifs à la terre et à l'eau demeurèrent, même à Mexico, d'une importance au moins égale à celle des cultes stellaires et solaires.

A fortiori la religion agraire devait-elle persister, sous l'hégémonie aztèque et même après la conquête espagnole, chez les peuples autochtones les plus rustiques, comme les Otomi et les Mazahua, qui étaient restés à l'écart de la brillante civilisation urbaine de Tenochtitlán et de Texcoco. Ainsi le rite de fertilité des femmes mazahua apparaît-il comme un témoin d'un état de choses très antérieur, comme une sorte de fossile conservé à travers de profonds bouleversements historiques, sociaux et religieux. On voit aussi par cet exemple comment un rite, coupé par une religion nouvelle de tout le complexe idéologique et mythique auquel il se rattachait, parvient à survivre presque indéfiniment dans ce que nous appelons le folklore.

¹ A l'époque où ce rite fut observé (1933), il n'y avait pas de prêtre catholique résidant en permanence à Atlacomulco, et les Indiens disposaient de l'église à leur gré.

² Historia General de las Cosas de Nueva España, Ed. Robredo, Mexico, 1938, t.V., p. 119-120.